Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 1

Artikel: Quadrature du cercle
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218489

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

été transformés en sirops et en gâteaux de Milan.

L'après-midi arrivait au bois, accompagnée, de sa mère, la jeune demoiselle, « objet de notre flamme », à qui on avait fait hommage de la carte qu'on avait reçue à cet effet. Le bal commençait. On s'en donnait à jambes déployées. Heureusement que le papa ou la maman montait aussi à Sauvabelin. Et c'étaient des recommandations de toute nature :

— Tu ne feras pas ceci; tu ne feras pas cela. As-tu déjà dépensé tes cinquante centimes ?

— Tu sais, maman, c'est si vite fait.

— Comment, tu as déjà tout dépensé. Ah ! vois-tu, mon garçon, tu ne feras jamais ton chemin.

— Mais, maman...

— Tiens, voilà encore vingt centimes.

— Oh ! mais je n'ai pas assez, si je veux offrir quelque chose à Mademoiselle.

— Eh ! bien tiens, voici encore trente. Ça te fera cinquante. Tu auras eu comme ça un franc.

Et l'on s'en tirait avec un franc. Et l'on n'en était pas plus malheureux.

Que les temps ont changé ! *J. M.*

Dans mon chou. — La petite Jeanne est une charmante fillette de cinq ans, aimée et choyée.

Cependant elle s'est attirée l'autre jour une réprimande sévère.

— C'est bien, répond l'enfant, la voix étouffée par les larmes, c'est bien, maman, demain.... je retourne dans mon chou.

Quadrature du cercle. — A un cours de géométrie, l'on demandait à un élève de résoudre la quadrature du cercle.

— M. de Bismark l'a résolue, répondit le candidat avec aplomb.

— Comment cela ? demanda l'examinateur étonné.

— Seul, fit l'élève, M. de Bismark a trouvé le moyen d'ajuster des casques ronds sur des têtes carrées.

QUAND ON ÉTAIT PETIT

NOUVEL-AN

A Yverdon.

Il y a de cela quelque quarante années. Que c'est loin déjà... et que c'est près lorsque nos enfants disent : « Papa, qu'est-ce qu'on faisait à la St-Sylvestre quand tu étais petit ? »

Ce qu'on faisait ? on fêtait comme aujourd'hui le passage d'une année à l'autre année; seul le décor était autre et quelques coutumes aussi.

Vous souvenez-vous du pont de Gleyres et de ses superbes candélabres sphériques et opaques ? Pour nous le Nouvel an lumineux et lié à cette vision de globes, de neuf globes qui, pareils aux neuf muses, escortent le souvenir d'Apollon-Sylvestre. Nous trouvions, gens de Gleyres, l'illumination de notre pont à la fois élégante et riche. La neige faisait à ces sphères un capuchon des plus jolis, trop joli hélas, car il nous souvient que, jalousie de vilains soufflant, les merveilles de porcelaine reçurent des pierres plus que des fleurs coupées... Est-ce la casse onéreuse qui fit transformer ces neuf globes aristocratiques en falots communs ? Nous ne savons, mais éphémères comme St-Sylvestre aux clartés rutilantes, les candélabres s'évanouirent bien vite emportant dans la nuit de beaux rayons du Nouvel an de jadis.

* * *

Le 31 décembre, nous allions alors, de sept heures à neuf heures, faire un tour de ville. La ville, pour les enfants de Gleyres, c'était la rue du Lac. Les autres rues comptaient à peine. Nous faisions des stations interminables devant le Bazar Christin, pour lors le Grand Bazar, où l'on n'entrait qu'avec crainte et tremblement à cause du « genre » qui régnait en ces lieux. C'était le silence quasi religieux tout autour des corbeilles de balles multicolores, de « paumes » comme on les appelait. Amoncelées justement à l'entrée du Bazar, ces boules rouges, énormes parfois, nous impressionnaient. Dans l'intérieur, les filles, nos petites sœurs, tournaient gravement autour des étalages de poupées. C'était pour lors une nouveauté que les « yeux mobiles » dans ces têtes frisées. Pour voir ces poupées « vivantes », les garçons bousculaient les visiteuses extasiées et muettes. Mais de bruit nous n'osions en faire, car Mme Christin veillait à la bonne tenue de la maison fort achalandée en ces jours de fête.

Chez Pahud libraire, grande exposition de livres rouges, dorés sur tranches, toute la série des Jules Verne était présente debout dans la vitrine ou alignée à l'intérieur.

Heureux enfants, nous recevions alors et à chaque Nouvel an, le fameux volume relié luxueusement : « De la Terre à la Lune », ou « La Maison à Vapeur ». Tout cela parce que le Collège où nous venions d'entrer exigeait autre chose que des livres ordinaires et que le « père Hoinville » questionnait les élèves sur le choix des cadeaux.

* * *

Oh ! tout n'était pas pour l'esprit, le dernier soir de l'année, et il n'y avait pas de blanc que le capuchon des globes du pont. Il y avait... la crème fouettée de chez Decker, de chez Bornoz, à la rue du Milieu.

A la tombée de la nuit de Sylvestre, les dites pâtisseries regorgeaient de tartelettes aux marrons, de « pommes de terre » pleurant leur sauce au sucre. A l'intérieur, les macarons dûment triés et répartis en leur cadre penché comme une estrade, nous invitaient à l'achat. Tout cela n'était rien en regard de la crème. Pour dix centimes, chaque enfant recevait gravement sa ration. On la dégustait durant une bonne demi-heure pour le plaisir de tirer la langue avec majesté comme le boursier de St-Christophe quand il fait le rentier communal. Quelquefois nous passions de chez Decker chez Bornoz, mais là-bas c'était plus bruyant et c'est à peine si l'on y voyait des enfants de notre faubourg. C'est encore en revenant des vitrines du Bazar Pilevuit que la station crèmante de chez Bornoz retardait la sage rentrée au logis. Car il fallait bien rentrer à cause du réveillon célébré à la maison. Je parle des enfants de dix ans.

* * *

Le Nouvel an ! on croyait que cela devait revenir ainsi et toujours, parce que le calendrier, n'est-ce pas c'est une affaire éternelle et que St-Sylvestre c'est presque le Bon Dieu qui; lui, ne meurt jamais. Les cloches de Minuit sonnaient toujours trop tôt pour les petits veilleurs. Alors nous allions encore une fois à travers les Dardanelles illuminées, c'est-à-dire la rue du Lac, qui nous apparaissait longue, longue jusqu'à son débouché sur la place du Château. Ces cloches, c'était grave, inquiétant. Pourquoi tant de vacarme au milieu de la nuit ? C'était le Nouvel an, disait-on partout, pour nous faire croire que la vie était belle et son prolongement désirable. Et nous l'avons cru, ce langage des cloches, ce « vive nous d'Yverdon » !

Il y avait sur la Place des tas de gens qui riaient ou qui pleuraient en se racontant vite, vite des histoires étranges qui finissaient par des « bonne année, que voulez-vous, c'est comme ça » d'un ton qui faisait oublier la crème de chez Decker qu'on n'osait plus désirer après toutes ces fanfares d'En-haut, et d'En-bas.

Dans la houle de la foule où flottait notre gaieté, des masques couraient et chantaient. Une fois, nous nous mîmes à risquer notre personne, deux amis seulement, chez la voisine, chez Mademoiselle Dubath près du pont de Gleyres. Sous le vilain masque, la bonne boulangère nous découvrit bientôt. Le désenchantement s'en suivit. Ce n'était pas la peine de tant parler en flûte et fausset pour faire rire de la sorte. La boulangère nous donne des petits pains en disant : « Voulez-vous bien ôter ces horreurs ! je le dirai à votre maman. » La maman, ni le papa ne savaient rien de l'escapade. On fila tout penauds et rien ne vint en fait de reproches. Les mamans, très occupées, ne voient pas tout, elles ignorent les mascarades et ne les soupçonnent même pas.

Si les mères se masquaient, les enfants seraient consternés, voilà qui est sûr. Ce qui reste de meilleur des Nouvel an de nos dix ans à tous, n'est-ce pas qu'au milieu du vacarme et des masques, le visage maternel, lui, du moins, soit resté toujours le même.

(Nord-Vaudois.) *R. Lebrun.*

A PROPOS D'ALEXANDRE STEINLEN

Alexandre Steinlen, cet enfant de Vevey, devenu Français par adoption, dont on a annoncé la mort il y a quelques jours, laisse une œuvre qui fera date dans les annales artistiques. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on le connaît et qu'on l'apprécie, à en juger seulement par l'interview qu'il accorda à M. Georges Docquois, rédacteur du *Journal* (de Paris) en 1894 déjà. Nous avons trouvé ce délicieux morceau, sorte d'autobiographie de Steinlen, en feuilletant une vieille collection du *Journal*, écrit la *Feuille d'Avis de Vevey*.

Voici ce morceau, tel quel :

« Je suis né en novembre 1859, a-t-il dit, à Vevey, en Suisse, et je suis « bourgeois » de Vevey et La Tour-de-Peilz. Enfant, j'étais naturellement doué, intelligent, mais comme il arrive, je fus un collégien paresseux. Mes parents me tenaient pour assez mauvais garçon. Le fait est que j'étais tout le temps dans les bois. J'adorais les bêtes. Je gaspillais d'entières matinées à écouter les ramiers qui font glou-glou dans les futaies tranquilles. Je rapportais au logis des lézards, des couleuvres des chouettes, et ma préoccupation favorite fut l'élevage en grand des chenilles. Entre temps, j'encombrais de caricatures toutes les marges de mes livres. Durant trois ans, en compagnie de Georges Renard, je préparais mon baccalauréat. En principe, je semblais me vouer à l'étude de la théologie protestante, car ma famille choyait en moi la figure d'un pasteur. Mais, en 79, je rompis avec les saines traditions et m'en fus à Mulhouse, chez un oncle calé. J'y restais près de deux ans, à dessinailler, et c'est vers la fin de 1881 que j'arrivais à Paris avec 24 francs dans ma poche.

— Dès en arrivant, que fîtes-vous ?

— Je crevais tant soi peu de faim. C'est l'ordinaire histoire, et la raconter manquerait d'intérêt... Une nuit de Noël entre autres, je couchais dans la rue, faute de domicile. Ce fut une grosse peine. Mais je devins dessinateur sur étoffe, finisseur à dix sous l'heure. J'habitais près de la rue des Jeûneurs et je ne faisais qu'un repas par jour... Je vois que ça n'a rien qui vous étonne.

— Mon Dieu ! non.

— Une belle fois, je rencontrai Willette. Il me mena au Chat Noir. Je connus Salis. Je fis quantité de chats, de poules et de coqs; puis une série de dessins sous cette rubrique : Attaques nocturnes, et tant d'autres.

— C'est aussi au Chat Noir que vous avez connu Bruant ?

— Oui. Et cette joie-là persiste. Ah ! nous avons vadrouillé, ensemble, tous les deux. « C'est bien pour ça que notre livre *Dans la Rue* est si « bath ! » déclara-t-il volontiers.

— C'était le bon temps.

— Aujourd'hui ?

— On est presque quelqu'un.

« La vérité vraie, c'est que Steinlen est, aujourd'hui, quelqu'un tout à fait », ajoutait M. Docquois en fin de son article. »

Dans un restaurant. — Deux messieurs ont demandé des œufs brouillés aux truffes.

On leur apporte des œufs brouillés fort convenables, mais où les truffes étaient par trop rares.

— Garçon, dit alors un de ces messieurs, nous vous avions demandé des œufs brouillés aux truffes, et vous avez sans doute compris : brouillés avec les truffes !

Pension alimentaire. — Monsieur M*** est coiffeur dans une localité sise entre la Grande-Eau et les Vernays. Il tient en outre une pension alimentaire.

Sur son enseigne, on lit, en caractères gothiques : « Pension alimentaire. On coupe les cheveux par dessus. »